4e ANNÉE, N° 148. — DIMANCHE, 4 MARS 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata*.
Dans les Villes de Littorals, l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Paris, chez *M. Chaumenny aîné*, rue Richer, N. 8.
M Marseille, chez M.r *Prosper Camoin et Cie.*
Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 8, St Ann's lane, general Post Office.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... 6 mois, 8 piastres
» 6 mois, 4 »
Provinces et Etranger un an, 9 »
» 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES

La ligne..... 5 piastres du 6.—8
Le 3e et 4e insert. les 1, 9, 11, 19, 21, 29 du chaque mois.
Les changements durant du 1er et du 16.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 4 Mars.

Le journal le *Manchester-Guardian* contient, dans un de ses derniers numéros, un intéressant article dans lequel il fait ressortir l'importance actuelle du commerce anglais avec la Turquie et les avantages que ce commerce a retirés et retirera, sans doute, de l'indépendance de l'Etat ottoman et de son esprit libéral en matière d'échanges:

« Il n'y a, peut-être, pas de branche de notre commerce étranger, dit cette feuille, qui attire moins l'attention publique que le commerce que nous faisons avec les contrées dépendantes de la Porte Ottomane, et, à travers ces contrées, avec des régions encore plus éloignées. Peu d'Anglais, peu de manufacturiers anglais même, savent que l'étroit passage des Dardanelles est continuellement traversé par des flottes chargées des produits des tisserands anglais, des mines anglaises, des ateliers anglais, et des colonies anglaises; que ce grand courant de commerce après être arrivé à Constantinople et y avoir laissé le nécessaire à l'approvisionnement de cette capitale et aux besoins des provinces qui l'environnent, passe dans la Mer-Noire où, se divisant en deux branches, la plus petite va chercher les principautés de la Moldavie et de la Valachie, à travers les bouches du Danube, tandis que la plus grande, atteignant Trébisonde, s'y subdivise pour se répandre sur la Perse, d'une part, et de l'autre, s'étendre en grandes lignes de caravanes, dans l'immense Orient, aussi loin que Caboul, Khokan, Bokhara et Chiva.

» Ce commerce est important à cause de sa grandeur présente, mais plus important encore par l'espérance que donne son accroissement rapide, d'un développement à venir presque indéfini. L'ignorance qui prédomine à l'égard de ses ressources, ne peut être expliquée que par la circonstance qu'il est presque exclusivement exploité par l'entremise d'étrangers. Il est vrai que du temps où la compagnie du Levant fleurissait, le commerce de la Turquie était principalement entre les mains de négociants anglais, par le moyen de commissionnaires établis à Smyrne et à Constantinople; mais depuis cette époque, une grande révolution commerciale a eu lieu. Les négociants Grecs, Syriens, Turcs et Arméniens, qui auparavant achetaient des manufactures anglaises et autres produits à ces commissionnaires, s'apercevant que ce commerce était susceptible d'une grande extension, et les besoins des populations de l'intérieur du l'Asie étant plus attentivement consultés, commencèrent, il y a environ trente ans, à établir des maisons de commerce à Londres, à Manchester, à Liverpool et à Glasgow, et à mettre ainsi en communication immédiate avec le manufacturier anglais. Ces négociants entreprenans, par une intime connaissance des langues, des manières et des usages des nations de l'Orient, purent développer un commerce qui, entre les mains des Européens, était devenu stationnaire ou avait, pour mieux dire, commencé à tomber en décadence; car certainement ce n'est pas, dire beaucoup, en avancant que, là où une pièce de manufacture de cotons était auparavant vendue, 100 pièces trouvèrent maintenant des acheteurs.

» On demande quelquefois, quel intérêt peut avoir l'Angleterre, nation chrétienne, à la conservation de l'Empire Ottoman? —Quand les faits que nous venons de constater sont connus, la réponse n'est pas difficile. Il paraît que la politique de la Turquie a pour principe immuable d'imposer le moins de restrictions possible au commerce étranger. Le premier traité que la Porte a conclu avec une puissance chrétienne, — celui entre Murad Ier et la petite république de Raguse, qu'il a signé de son doigt impérial d'encre, — est remarquable pour ses stipulations libérales à l'égard du commerce avec ses Alliés Chrétiens. Tandis que des pays qui se vantent d'être beaucoup plus civilisés, ont étudié à l'envi le moyen d'inventer toutes sortes de complications ayant pour but de protéger les manufactures indigènes au détriment certain et quelquefois à la ruine complète de leur commerce étranger, le gouvernement turc s'est attaché à ses anciennes maximes; et sur ce point, aussi bien que sur quelques autres, a donné un exemple de libéralisme qui a été peu apprécié et encore moins imité par les gouvernemens de l'Occident.

» Maintenant, supposez pour un instant que l'Autriche, la France ou la Russie, obtînt possession de Constantinople: l'une ou l'autre de ces puissances permettrait-elle aux manufactures de l'Angleterre, de passer dans la Mer-Noire, comme maintenant moyennant un droit *ad valorem* de 3 ou 5 pour cent? N'est-il pas plus raisonnable de conclure que, quelle que fût la puissance européenne qui commandât les Dardanelles, elle étendrait son tarif actuel à ses nouveaux domaines? A quelques pas seulement de la Perse, d'une part, et de l'autre, s'étendre en grandes lignes de caravanes, dans l'immense Orient, aussi loin que Caboul, Khokan, Bokhara et Chiva.

» Ce commerce est important à cause de sa grandeur présente, mais plus important encore par l'espérance que donne son accroissement rapide, d'un développement à venir presque indéfini. L'ignorance qui prédomine à l'égard de ses ressources, ne peut être expliquée que par la circonstance qu'il est presque exclusivement exploité par l'entremise d'étrangers. Il est vrai que du temps où la compagnie du Levant fleurissait, le commerce de la Turquie était principalement entre les mains de négociants anglais, par le moyen de commissionnaires établis à Smyrne et à Constantinople; mais depuis cette époque, une grande révolution commerciale a eu lieu. Les négociants Grecs, Syriens, Turcs et Arméniens, qui auparavant achetaient des manufactures anglaises et autres produits à ces commissionnaires, s'apercevant que ce commerce était susceptible d'une grande extension, et les besoins des populations de l'intérieur de l'Asie étant plus attentivement consultés, commencèrent, il y a environ trente ans, à établir des maisons de commerce à Londres, à Manchester, à Liverpool et à Glasgow, et à mettre ainsi en communication immédiate avec le manufacturier anglais. Ces négociants entreprenans, par une intime connaissance des langues, des manières et des usages des nations de l'Orient, purent développer un commerce qui, entre les mains des Européens, était devenu stationnaire ou avait, pour mieux dire, commencé à tomber en décadence; car certainement ce n'est pas, dire beaucoup, en avancant que, là où une pièce de manufacture de cotons était auparavant vendue, 100 pièces trouvèrent maintenant des acheteurs.

Les nouvelles sur les opérations militaires de la Transylvanie, que nous avons reçues d'un de nos correspondans de Bucharest par la poste turque arrivée mercredi dernier, sont très importantes. D'après ces nouvelles, le succès de l'armée autrichienne à Stolzemberg, dont nous avons parlé dans notre dernière feuille, ne serait pas exact; ce sont les Hongrois, au contraire, qui auraient remporté la victoire sous le commandement du général polonais Bem. Nous donnons la lettre de notre correspondant telle que nous l'avons reçue:

» Bucharest, 23 février 1849.

» Il n'y a plus maintenant aucun doute sur la sanglante défaite essuyée aux environs d'Hermanstadt par l'armée autrichienne sous les ordres du baron de Puchner. Il paraît que le général Bem, dont l'échec était évidemment exagéré, ayant reçu un renfort de quatre mille hommes, s'est présenté de nouveau à deux stations de la ville, à Déva, et que les troupes autrichiennes sont sorties d'Hermanstadt pour les attaquer, laissant la garde de la ville aux troupes russes. Le général autrichien, trop confiant, donna dans un piège que lui tendit l'ennemi en arborant un drapeau parlementaire, et passant le 9 du courant le pont de Strei, se présenta avec toutes ses forces devant le front de l'armée hongroise retranchée dans une forte position, et ne reconnutson erreur que lorsqu'une formidable batterie démasquée tout d'un coup et tirant à mitraille, jeta le désordre, produisit les plus grands ravages dans ses rangs. En même temps, l'infanterie hongroise partagée en deux colonnes, déborda ses ailes et l'enveloppa, tandis que les hussards de Kossuth enfonçaient et sabraient les carrés autrichiens. Cet à grand, peine et par un effort désespéré que ceux-ci ont pu s'ouvrir un passage à la baionnette et repasser le pont déjà occupé par leurs ennemis. Leur perte est évaluée à 1,500 hommes entre tués, blessés et prisonniers. Le baron de Puchner, qui n'a pu, dit-on, rentrer à Hermanstadt que protégé par un détachement de Cosaques, est désormais hors d'état de tenir la campagne; il a été obligé de se renfermer dans l'enceinte de la capitale.

» Le 17 du courant, un détachement de troupes autrichiennes escortant 527 prisonniers hongrois, est entré dans la petite Valachie par Kronstadt et traversera cette province sous la protection des troupes russes, afin de conduire ces prisonniers à Orsova, d'où ils seront transportés dans le Banat et dirigés sur l'armée d'Italie, dans laquelle ils doivent être incorporés. »

La pièce suivante, qui nous a été envoyée par l'un de nos correspondans de Bucharest, mentionne un acte qui fait honneur au caractère loyal et généreux de M. Constantin Cantacuzène, caïmacam de la principauté de Valachie, et à ce titre, nous nous empressons de la publier:

DÉPARTEMENT DE LA JUSTICE.

» M. le président de l'honorable Cour civile d'appel, section seconde, porte à la connaissance du Département, par adresse du 24 courant, N° 121, que parmi les dossiers des actes de cette Cour, s'est aussi trouvé un dossier ouvert depuis l'année 1840, touchant un procès qui a été jugé entre les paysans propriétaires du village Montzii, district de Telsorman, et S. Exc. M. le grand Logothète Constantin Cantacuzène, caïmacam de la Principauté pour la somme de piastres 20,760 (cours valaque) que lesdits paysans ont été condamnés à payer à S. Exc. par sentence du tribunal local à titre d'indemnisation d'une certaine quantité d'arbres qu'ils ont été convaincus d'avoir coupés sur sa terre de Skrioschtea, et qu'à la suite de la communication personnelle de cette circonstance qui s'est faite à S. Exc., il en a été reçu une adresse par laquelle S. Exc. déclare qu'elle fait le sacrifice de cette somme d'argent en faveur des paysans condamnés, afin qu'ils ne soient pas forcés d'aliéner même une partie de leurs propriétés pour subvenir au payement de la somme, et pour qu'ils ne soient plus troublés à ce sujet, et qu'ils prouvent leur reconnaissance en s'abstenant à l'avenir d'entreprises illicites au préjudice de leurs voisins, et qu'en conséquence cette affaire doit être considérée comme étente définitivement et pour toujours. M. le président a demandé en outre l'entremise du Département et pour la publication légale de ce qui précède par la voie du bulletin officiel, si cela est trouvé convenable, et attendu que cet acte étant évidemment inspiré par les sentimens généreux et bienfaisans qui animent S. Exc., ne doit pas être passé sous silence.

» *Le chef du Département*,
» Signé: C. Soutso.

» Bucharest, le 28 janvier 1849. »

Les moines arméniens catholiques de l'ordre de Saint-Antoine abbé, possèdent à Rome, depuis un siècle, un monastère près du Vatican, dédié à Saint-Grégoire Illuminateur; ils y ont dernièrement transféré, du Mont-Liban, tout leur collège, pour l'amélioration des études et l'éducation ecclésiastique, et y ont institué une communauté qui est aujourd'hui renommée sous tous les rapports, et pour la sagesse de ses réglements, et pour les soins assidus que l'on y prend à cultiver les études et perfectionner l'éducation de la jeunesse de leur nation.

Tous ceux qui demeurent dans ce monastère, nattés orientaux, ont toujours été les plus fidèles sujets de la Sublime Porte, et, pendant le passage à Rome de LL. AA. Ahmet Fethi pacha, Réchid pacha, et de S. Exc. Chékib éfendi, envoyé pour compliminter le souverain Pontife Pie IX, les susdits religieux ont rendu tous les services possibles à ces honorables fonctionnaires publics, qui ont fait part au Sultan de l'accueil empressé et respectueux qu'ils avaient reçu au monastère de Saint-Grégoire. S. M. I. voulant récompenser les religieux de cet établissement, vient de leur faire don: 1° d'un drapeau impérial revêtu de l'insigne du soleil; 2° de son chiffre impérial, (*Toughra*), en argent doré, pour être attaché à la porte de l'établissement; 3° de son portrait, peint sur toile, et enchâssé dans un cadre doré; le tout accompagné d'un riche diplôme impérial et d'autres papiers de constatation.

Ces marques de la munificence de S. M. I., que M. Duz a été naguère chargé par la Sublime Porte, de faire parvenir au R. P. Arsene Angiarakian, procureur-général du monastère Saint-Grégoire, ajouteront, sans doute, à l'importance de cet établissement, et ne manqueront pas d'en assurer le développement et le succès.

(*Communqué*).

AU RÉDACTEUR.

Trébisonde, 10 février 1849.

Je vois dans votre journal du 4 courant, qu'à propos du *Te Deum* chanté pour l'élection du président de la République française, vous ne parlez que de Samsoun, sans faire mention de Sinope et surtout de Trébisonde dont relèvent les chapelles de toutes les autres missions de ces parages. Je m'empresse, par conséquent, de vous informer, et vous prie de constater dans le prochain numéro de votre estimable journal, qu'à la même occasion, le préfet des Capucins de la mission de Trébisonde, voulant rendre grâce au Seigneur d'un événement si heureux pour la République, et témoigner à ce gouvernement sa gratitude pour la puissante protection dont le R. P. et ses confrères ont si souvent éprouvé les effets, a fait solennellement chanter un *Te Deum* dans la Chapelle de la mission. Le consul de France, la colonie entière des Européens et toute la nation arménienne catholique se pressaient à cette cérémonie pour unir leurs vœux à ceux des Religieux et prier le Très-Haut pour la prospérité d'un Etat qui a si constamment protégé leur foi.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

Léon Berne.

Les journaux de Vienne continuent le 22me bulletin de l'armée de Hongrie, où il est rendu compte des dispositions prises pour cerner complètement, dans le Nord de la Hongrie, les corps dispersés qui infestaient encore cette partie du pays. La dépêche, sur la Theiss, avait entravé pendant

---

FEUILLETON

THÉATRE DE PÉRA.

1re REPRÉSENTATION

DE LUCREZIA BORGIA.

OPÉRA SERIA EN TROIS ACTES,

DU MAESTRO G. DONIZETTI.

Rodrigue Lenzuoli naquit à Valence en Espagne, l'an 1430, et mena, dès sa jeunesse, une vie de débauche. Cardinal à vingt-cinq ans, il prit le nom de sa mère Borgia, et de sa liaison avec une célèbre courtisanne, Vanozza, il eut cinq enfans dont les plus connus sont César et Lucrèce. Elevé au pontificat en 1492, sous le titre d'Alexandre VI, il entreprit de rendre au Saint-Siège une partie de la considération et des revenus que lui avaient enlevés le long séjour des papes à Avignon et les usurpations des princes italiens favorisées par cette nouvelle captivité de Babylone. Il y réussit. Dieu sait par quels moyens et surtout avec la puissante coopération du génie entreprenant de son fils César. Rien de plus étrange que la vie de ce dernier, dont l'histoire paraîtrait un roman de la plus sombre espèce inventé à plaisir, si tous les historiens n'étaint la pour faire foi. César prêta l'aide de sa vive intelligence et de ses talents aux desseins de son père, qui pour son fils était et surtout dans l'intérêt de son ambition qu'il ne reculait devant aucun crime pour se satisfaire: ruses, mensonges, parjures, empoisonnemens, assassinats, rien ne le lui arrêtait. Appelé à l'archevêché de Valence par son père et jouissant des immenses bénéfices attachés à cette dignité, il prit en haine son frère aîné, Jean duc de Candie, et s'en défit par un crime qui lui acquit toute la riche succession de sa victime. Avant obtenu de la faveur de Louis XII, roi de France, le duché de Valentinois, il se lança dans la carrière des crimes et grâce à tous les moyens dont il avait le secret et dont la complète énumération serait trop longue à faire, il réussit à rétablir dans toute leur intégrité les Etats pontificaux morcelés en mille petits fiefs rendus indépendans par la faiblesse des prédécesseurs d'Alexandre. Enfin après une longue suite de crimes de toute espèce, une maladie causée par un poison destiné à un autre et qui donna aussi la mort à son père, mit fin à sa carrière politique. Dépouillé de ses biens et de ses honneurs par les princes italiens, le roi de France et le pape Jules II, successeur d'Alexandre, il fut emprisonné pendant deux ans dans le château de *Medina del Campo*, d'où il s'échappa pour aller se faire tuer en obscur aventurier, en 1507, dans la guerre que le roi de Navarre, son beau-frère, avait entreprise contre les Castillans.

Lucrèce Borgia, sa sœur, ne démérita pas du sang qui coulait dans ses veines, et sut conserver à son nom l'éclat sinistre qui l'environne aux yeux de l'histoire et des peuples, qui se refusent presque à croire que de parels monstres aient existé. Fiancée, fort jeune encore, à Seigneur Aragonais, puis unie à Jean Sforza, elle divorça pour épouser en troisièmes noces Alphonse d'Aragon; dégoûtée de ce dernier mari qui la gênait dans ses crimes et dans ses débauches, elle le fit étrangler dans son lit; et par la toute puissance de son père, elle put trouver un nouveau époux dans Alphonse d'Este, duc de Ferrare. Ce mariage, célébré par des orgies que la plume n'ose point retracer, ne mit point un terme aux débordemens de Lucrèce Borgia, dont la beauté et le goût des arts ont trouvé des panégyristes assez complaisans et assez flatteurs pour nous assurer ses strocités de mille sortes. L'histoire impartiale n'a pas imité cette honteuse réserve et va même jusqu'à lui reprocher, sans preuves concluantes, il est vrai, d'avoir eu pour amans son père et ses deux frères rivales d'amour, ce qui serait bien devant a tribuer la mort fatale de Jean de Candie.

On nous pardonnera ces quelques lignes tirées de l'histoire; elles serviront de préface et presque de commentaires à l'œuvre dramatique de V. Hugo. Car c'est dans cette famille où le crime était de tradition et qui portait son nom un poison dont heureusement le secret est perdu, que le poète romantique a puisé le sujet d'une de ses œuvres. Prenant la créature la plus souillée d'atrocités de tous genres, la plus infâme parmi les infâmes, il a voulu montrer qu'une vertu, une seule, mis la plus sainte, l'amour maternel, pouvait la rehausser au niveau des femmes honnêtes et la réhabiliter devant Dieu et devant sa conscience, en supposant qu'elle n'est. Mais, outre que la marade s'accommodait peu de cette exhibition effrayante d'horreurs si diverses, dont une seule suffirait amplement à l'intrigue d'un drame ordinaire, il est difficile d'imaginer qu'une aussi horrible femme ait pu conserver dans un petit coin de son cœur les vestiges d'un sentiment humain qui en fit connaît pas, d'une monstrueuse assemblage de vices. Mais admettons l'intention généreuse de l'auteur. Est-il bien convenable, comme nous venons de le dire, de faire entendre pendant trois actes aux oreilles effrondées du spectateur honnête, un récit continuel de crimes que l'histoire a seule le droit d'enregistrer et dont nulle littérature, si polique excentricité qu'elle voulût viser, ne devrait songer à soulever le voile, pour en faire l'inspiration de ses œuvres les plus étranges? Parce un jeune héros de toutes les vertus imaginables; qu'il soit le modèle à proposer à tous les héros présens et futurs, qu'il soit brave, doux, tendre, bon fils... le résumé enfin des plus belles qualités; comment pourrez-vous faire que le spectateur s'intéresse bien sincèrement à ce jeune homme, lorsqu'il ne pourra s'empêcher, même dans les situations les plus pathétiques et les plus propres à mettre en relief toutes les vertus de ce héros, de penser qu'il est le fruit d'un inceste hideux et que le sang qui fait battre ce noble cœur, n'est après tout que le sang des Borgia, incestueux et criminels de père en fils? Et lorsqu'en fin de compte, on voit Lucrèce mourir de la main de ce fils, sa seule et véritable affection, son seul bon sentiment sur la terre, il est presque impossible de la prendre en pitié, tant le souvenir de ses crimes, rappelés si souvent dans le cours du drame, reste présent à l'esprit du spectateur.

Nous croyons donc que pour avoir trop bien voulu remplir son but, V. Hugo l'a dépassé et que pour avoir exagéré le contraste, il l'a rendu impossible. Une difformité morale, telle que Lucrèce nous la présente, n'admet aucun bon sentiment; le tigre hâme pas ses petits, il les dévore, et Lucrèce est plus qu'une bête fauve qui n'a que l'instinct du mal; c'est une créature humaine qui raisonne le crime et s'en fait une seconde nature. *Le roi s'amuse* qui est, d'après l'avec de l'auteur, la réhabilitation de la difformité physique par un sentiment sublime, l'amour paternel, diffère entièrement de *Lucrèce Borgia*: un homme peut être laid, bossu, difforme et aimer son enfant et trouver dans son cœur des paroles et des accens qui révèleront tout ce qu'il renferme de sainte et pure tendresse. Oui, un tel homme, fût-il bouffon sur la gogo d'un roi débauché, peut devenir beau et grand à force d'amour; Lucrèce Borgia restera toujours une infâme créature, parce qu'elle n'a pas de cœur, et que par conséquent elle ne peut rien y trouver de noble et de bon qui la relève même à ses propres yeux.

Maintenant il est vrai, si l'on pouvait oublier que c'est Lucrèce qui parle, on finirait par se sentir ému pour cette pauvre femme si amoureuse, car c'est le mot de son enfant qui ne la connaît pas, et prononcé par son amour comme de l'aile de son ange gardien veillant sur lui nuit et jour, le suivant pas à pas dans sa carrière, le voyant quelquefois et l'écoutant parler, pour entendre seulement le son de sa voix, heureuse de ses plaisirs, de ses bonnes fortunes, heureuse de son bonheur; il semblerait qu'une femme aimé par-dessus la vanité et la lagrandeur, un tel amour dût devenir bonne et douce. Mais si l'on considère tout ce que cet opéra renferme de vigueur et de puissance d'effets harmonieuses, de facture large et originale, si l'on écoute surtout ce magnifique trio du premier acte dont rien ne peut exprimer l'ironie stridente, l'angoisse poignante, ce je ne sais quoi enfin qui remue toutes les fibres du cœur et révèle un chef-d'œuvre, on ne peut plus s'étonner de la prédilection que la pauvre nature marquait pour cet opéra et du succès qui a enfin fini par saluer son apparition dans toute l'Europe. Ce n'est plus cette musique douce et pénétrante, tendre et presque monotone de la *Linda di Chamounix*, de la *Lucia*, ou c'est pas la mélancolie de Bellini, l'imagination et la grandeur de Rossini; c'est Lucrèce mise en musique; c'est cette femme avec toutes les inconvérences de sa nature indomptable et passionnée, belle malgré ses désordres, poursuivant sa tâche sans s'arrêter aux obstacles de la route et brisant tout sur son passage. Oui, c'est bien elle; nous la reconnaissons à cette musique gaie et facile d'abord, toute de folie et d'amour, puis s'assombrissant et prenant le reflet de cette sinistre figure, puis terrible comme la vengeance du duc et de Lucrezia, effrayante comme la mort des cinq convives et de Gennaro empoisonné, enfin pleine de douceur et de douleur de cette mère.

Telle est la musique de cet opéra et telle est Mme Vilmot, dans le rôle si long et si difficile de *Lucrèce*. Ce personnage qui commande l'intérêt à un si haut degré, rien même que par son nom, exige presque autant de talent dramatique que de science musicale, et notre excellente prima donna française a su parfaitement rendre toutes ces nuances, tous ces contrastes qui font de *Lucrèce* un rôle à part: beaucoup de dignité dans la tenue, de la tendresse, de l'énergie dans l'expression, de la passion dans le jeu et surtout une grande sobriété de gestes. Ces observations, nous les avons déjà faites au sujet de la *Linda*, et si nous les renouvelons, c'est parce qu'il nous paraît juste de dire que les succès de Mme Vilmot ne sont pas de hasard, et qu'elle fait preuve dans tous ses rôles de qualités supérieures. Elle a chanté sa romance d'entrée *comme è bello!* avec cet accent de tendresse et cette sûreté de vocalisation que nous connaissions déjà et dont nous ne saurions trop la louer. Cet éloge peut également s'appliquer au duo suivant dans lequel Mme Vilmot et M. Negrini ont été applaudis par les nombreux dilettanti. Notre prima donna a exécuté le final du prologue avec un mouvement dramatique plein d'entraînement. Dans le duo du premier acte, Mme Vilmot met trop de dignité et de froideur dans la manière dont elle se présente devant le duc et le prie de lui laisser son fils. Elle a chanté avec beaucoup de vivacité et profondément blessé par l'insulte sanglante qu'un inconnu vient

---

faire pour aller se faire tuer en obscur aventurier, en 1507, dans la guerre que le roi de Navarre, son beau-frère, avait entreprise contre les Castillans.

Lucrèce Borgia, sa sœur, ne démérita pas du sang qui coulait dans ses veines, et sut conserver à son nom l'éclat sinistre qui l'environne aux yeux de l'histoire et des peuples, qui se refusent presque à croire que de parels monstres aient existé. Fiancée, fort jeune encore, à un seigneur Aragonais, puis unie à Jean Sforza, elle divorça pour épouser en troisièmes noces Alphonse d'Aragon; dégoûtée de ce dernier mari qui la gênait dans ses crimes et dans ses débauches, elle le fit étrangler dans son lit; et par la toute puissance de son père, elle put trouver un nouveau époux dans Alphonse d'Este, duc de Ferrare. Ce mariage, célébré par des orgies que la plume n'ose point retracer, ne mit point un terme aux débordemens de Lucrèce Borgia, dont la beauté et le goût des arts ont trouvé des panégyristes assez complaisans et assez flatteurs pour nous assurer ses strocités de mille sortes. L'histoire impartiale n'a pas imité cette honteuse réserve et va même jusqu'à lui reprocher, sans preuves concluantes, il est vrai, d'avoir eu pour amans son père et ses deux frères rivales d'amour, ce qui serait bien devant a tribuer la mort fatale de Jean de Candie.

On nous pardonnera ces quelques lignes tirées de l'histoire; elles serviront de préface et presque de commentaires à l'œuvre dramatique de V. Hugo. Car c'est dans cette famille où le crime était de tradition et qui portait son nom un poison dont heureusement le secret est perdu, que le poète romantique a puisé le sujet d'une de ses œuvres. Prenant la créature la plus souillée d'atrocités de tous genres, la plus infâme parmi les infâmes, il a voulu montrer qu'une vertu, une seule, mis la plus sainte, l'amour maternel, pouvait la rehausser au niveau des femmes honnêtes et la réhabiliter devant Dieu et devant sa conscience, en supposant qu'elle n'est. Mais, outre que la marade s'accommodait peu de cette exhibition effrayante d'horreurs si diverses, dont une seule suffirait amplement à l'intrigue d'un drame ordinaire, il est difficile d'imaginer qu'une aussi horrible femme ait pu conserver dans un petit coin de son cœur les vestiges d'un sentiment humain qui en fit connaît pas, d'une monstrueuse assemblage de vices. Mais admettons l'intention généreuse de l'auteur. Est-il bien convenable, comme nous venons de le dire, de faire entendre pendant trois actes aux oreilles effrondées du spectateur honnête, un récit continuel de crimes que l'histoire a seule le droit d'enregistrer et dont nulle littérature, si polique excentricité qu'elle voulût viser, ne devrait songer à soulever le voile, pour en